

mais, tout Raphaël qu'il est, cette entreprise lui paraît encore présomptueuse ; il craint qu'elle ne soit au-dessus de ses forces ; il la compare au vol d'Icare, et l'approbation des premiers artistes de l'Italie le rassure à peine contre sa propre témérité, tant il est vrai que le génie peut seul mesurer la grandeur et la perfection de ses propres œuvres. Si l'on peut admettre, en thèse, que les combinaisons de formes ou d'idées dans lesquelles le beau peut se manifester sont infinies, il faut reconnaître que la pensée humaine n'a pas réalisé, jusqu'à présent, du moins, de types plus achevés. C'était la doctrine de Raphaël et de toute la Renaissance. C'est encore celle de M. Chenavard. Sa lettre à M. le comte de Ruolz nous initie à ces entretiens de deux nobles esprits, de deux sages de l'école de Platon agitant sous les portiques la définition du maître : le beau est la splendeur du vrai. On aime à les suivre dans cette région sereine, s'excitant à l'admiration des anciens. — Aujourd'hui sans doute d'autres pensées dominant ; quel est l'artiste qui se résignerait à n'être qu'imitateur et qui ne croirait déroger en se proclamant le disciple, même de Raphaël, en se mettant à une école, fût-ce de Phidias ? Il est honorable cependant de porter de pareils jugs, dût-on, à défaut de l'inimitable talent de ces maîtres, n'imiter que leur modestie.

Je voudrais, Messieurs, examiner avec vous les principales œuvres de M. Chenavard et juger avec un peu de réflexion le travail de la réflexion. Entre les œuvres ainsi méditées et celles qui sont nées du hasard de l'improvisation ou de la fougue d'un premier jet, il y a ordinairement cette différence que les premières ouvrent à la pensée un horizon plus vaste, tandis que les autres présentent l'inconvénient des choses hâtives, celui d'être insuffisantes ou vides.

Le volume qui contient l'œuvre proprement dite de